

Comédie de Genève

● 16–18 décembre 2022

Les Frères Karamazov

**SYLVAIN CREUZEVAULT /
D'APRÈS FEDOR DOSTOIEVSKI**

Accueil

THÉÂTRE / FRANCE

CONTACTS

Gina Tagliabue
T. 079 336 24 85
gtagliabue@comedie.ch

Olivier Gurtner
T. 078 734 33 29
ogurtner@comedie.ch

Images HD
www.comedie.ch

Projet

Pour clôturer l'année 2022, la Comédie de Genève présente *Les Frères Karamazov*, un spectacle signé Sylvain Creuzevault, d'après l'oeuvre de Fedor Dostoïevski. Cette pièce de théâtre fut saluée par la critique française, lors de sa création en 2021.

Une fresque brillante, drôle, désespérée, et jouissive: Sylvain Creuzevault taille dans ce monument de la littérature mondiale, *Les Frères Karamazov*, dernier roman de Dostoïevski, pour en extraire avec jubilation les thèmes existentiels – la culpabilité, le mal, Dieu et l'athéisme, la révolution sociale – sur un ton qui emprunte à l'humour farcesque. Il exhume l'esprit théâtral de cette histoire de famille dont Jean Genet disait qu'elle était «une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine».

Un spectacle qui dit les bruits du monde mais surtout la joie pure et ludique et généreuse du théâtre.

«Nous avons une scène pour voir grand. Et même au-delà des murs. Dans le dédale des 1300 pages du roman. Pour cela, il faut un metteur en scène qui lui aussi ne craint pas de plonger dans l'immensité de cette oeuvre. Et d'entraîner avec lui une équipe chargée des combats et violences et contradictions qui la traversent. On y rit beaucoup, aussi. Un grand spectacle, dans tous les sens du terme, pour visiter notre grand plateau jusqu'aux abîmes.» NKDM



© Simon Gosselin

Entretien

ARIELLE MEYER MACLEOD

Cette saison, la fratrie est au cœur de trois spectacles, qui se suivent au demeurant : *Les frères Karamazov*, *Mes Frères* et *Jouer son rôle*. Des fratries loin d'être des modèles de fraternité puisque toutes, d'une manière ou d'une autre, génèrent violence et désunion.

Celle de Dostoïevski n'en a d'ailleurs au début que le nom, le nom propre, celui du père. Car les trois frères, Dimitri, Ivan et Aliocha, auxquels s'ajoutera un quatrième, se connaissent à peine, issus presque tous de lits différents. Plus qu'une fratrie, les Karamazov sont donc surtout des fils, les fils d'un même père irresponsable, – Fiodor Karamazov, un débauché, un cancrelat – unis par une haine plus ou moins avouée pour cet homme vulgaire et sans principes, oublieux de ses devoirs au point que le parricide paraît une option acceptable. Dans cette somme romanesque de 1300 pages – qui brosse le destin d'une famille disloquée, brasse des questions existentielles et religieuses et fait crépiter les bruits d'un monde en pleine mutation où gronde la révolution – Sylvain Creuzevault taille à la serpe tout en conservant la substantifique moëlle. Prenant le contre-pied des interprétations consacrées, il emboîte le pas à Jean Genet qui voyait dans ce roman « une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de Dostoïevski un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même, et avec des moyens astucieux et enfantins, dont il use avec la mauvaise foi têtue de saint Paul ». Le metteur en scène, qui navigue dans l'œuvre du romancier russe depuis des années, creuse ce sillon – celui de la farce – a priori étranger à la touffeur de ce monde tout en profondeurs métaphysiques. Et ça marche.

On rit, et on s'émeut, et on se dit que, en effet, on a peut-être mal lu Dostoïevski, que cette impression d'étrangeté et de fascination que sa lecture suscite tient peut-être à cette dimension bouffonne qu'on n'osait y voir et que Creuzevault, lui, explore avec un sans-gêne réjouissant, sans la moindre trace d'ironie, en revendiquant *l'infidélité à la lettre du texte nécessaire pour retrouver un esprit théâtral dostoïevskien*. Avec ses acteurs et ses actrices – brillants, ludiques, inventifs – Creuzevault porte cet esprit théâtral au pinacle. L'espace se transforme grâce à la magie d'un accessoire – l'intérieur blanc du monastère devient une boîte de nuit par la seule présence d'un néon rose; l'action avance, limpide, aidée parfois par des textes qui défilent sur le rideau de scène; un cheval intervient-il dans l'histoire? qu'à cela ne tienne, un acteur s'affuble d'une tête de cheval; la musique monte d'une fosse transformée en atelier qui prolonge la scène, le théâtre déborde de partout, descend dans la salle, s'adresse à nous, tourbillonne avec allégresse et nous inclut dans cet élan ludique que nous partageons avec jubilation tout en étant absorbés par la densité du propos.

Une fresque transgressive, drôle et désespérée qui tient néanmoins le pari d'aborder sans détours les thèmes métaphysiques qui hantent le romancier – la culpabilité, le mal, le doute, le libre-arbitre et l'existence de Dieu – ses préoccupations sociales et politiques aussi, sans rien sacrifier de leur profondeur et de leurs contradictions. Un spectacle débridé, foutraque et pourtant maîtrisé, qui génère de la joie là où peut-être on l'attendait le moins, dans l'univers réputé ténébreux de ce roman que Freud considérerait comme *le plus imposant qu'on ait jamais écrit*.

Générique

Avec **Nicolas Bouchaud, Sylvain Creuzevault, Servane Ducorps, Vladislav Galard, Arthur Igual, Sava Lolov, Frédéric Noaille, Blanche Ripoché, Sylvain Sounier**
Et avec **Sylvaine Héлары, Antonin Rayon** (musiciens)

D'après *Les Frères Karamazov* de **Fedor Dostoïevski**
Adaptation et mise en scène **Sylvain Creuzevault**
Traduction française **André Markowicz**
Scénographie **Jean-Baptiste Bellon**
Composition musicale **Sylvaine Héлары, Antonin Rayon**
Son **Michaël Schaller**
Lumière **Vyara Stefanova**
Vidéo **Valentin Dabbadie**
Costumes **Gwendoline Bouget**
Masques **Loïc Nébréda**
Maquillage et coiffure **Mityl Brimeur**
Dramaturgie **Julien Allavena**

Production **Le Singe**
Coproduction **Odéon-Théâtre de l'Europe - Paris, Festival d'Automne à Paris, Théâtre national de Strasbourg, L'Empreinte - Scène nationale Brive-Tulle, Théâtre des 13 vents - Centre dramatique national de Montpellier, Théâtre de l'Union - Centre dramatique national de Limoges, La Coursive - Scène nationale de La Rochelle, Bonlieu - Scène nationale d'Annecy**
Soutien **OARA - Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine**

Les Frères Karamazov de Fedor Dostoïevski, traduction André Markowicz, est publié aux éditions Actes Sud, 2002.

Presse

CITATIONS

« Que l'on rie avec *Les Frères Karamazov* n'est pas la moindre vertu du spectacle, qui offre le plaisir rare de voir une pensée réellement incarnée. » [Le Monde](#)

« Un grand moment jubilatoire. » [Le Figaro](#)

« Sylvain Creuzevault excelle à souligner la versatilité des personnages et l'extrême ambiguïté des discours. » [Libération](#)

« Quatre heures (entracte compris) d'un tourbillon d'émotions fortes. » [Les trois coups](#)

« Un magistral *Les Frères Karamazov* qui offre une véritable leçon scénique et dramaturgique, subtile, fluide et drôle. » [JGazette](#)

« Sylvain Creuzevault fait virevolter ces âmes écartelées, suscite l'empathie et crée de beaux portraits. » [Lesinrocks](#)

« Le metteur en scène adapte avec une intelligence rare, une impeccable maîtrise et une certaine forme de sagesse le dernier chef d'œuvre de Dostoïevski. » [Sceneweb](#)

Biographie

● Sylvain Creuzevault

Cofondateur de la compagnie *D'ores et déjà* avec Arthur Igual, Damien Mongin et Louis Garrel, Sylvain Creuzevault met en scène des textes, mais travaille aussi à partir de thèmes et d'improvisations.

Après avoir monté Brecht, Mayenbourg, Heiner Müller, il crée *Le Capital et son singe* en 2014, spectacle inspiré par *Le Capital* de Karl Marx. Depuis 2016, Sylvain Creuzevault est artiste associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Littéralement possédé par Dostoïevski, il adapte *Les Démons* en 2018, dans une version limpide, servie par un jeu propice à tisser une complicité étroite entre les artistes et le public. En « fissurant le sacré » comme il dit, Sylvain Creuzevault permet à l'humanité de jaillir par la faille, dans toutes ses contradictions.

Il retrouve Dostoïevski en 2019 avec *L'Adolescent*. Le romancier russe lui inspire également *Le Grand Inquisiteur*, présenté à l'Odéon en 2020.

Artiste engagé, il fonde en 2021 les Conseils Arlequins, École du Parti, une école centrée sur la formation des actrices et acteurs dont le programme pédagogique s'inspire de *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss. Les premiers travaux seront présentés au cours de la saison 2022-2023.

En tant que comédien, Sylvain Creuzevault travaille notamment sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Motta, Lionel González et Bernard Salva. Au cinéma, on le retrouve dans *La Clef* de Guillaume Nicloux, dans *Les Amants réguliers* de Philippe Garrel et dans plusieurs courts-métrages.

● Fedor Dostoïevski

Maître du roman russe, l'écrivain né en 1821 à Moscou est condamné à mort en 1849 pour son appartenance à une société secrète anti-tsariste. Au moment précis où la sentence va être exécutée, elle est commuée en 8 années de bagne. Dans ses *Souvenirs de la maison des morts*, Dostoïevski relate cette expérience extrêmement formatrice en Sibérie parmi les prisonniers. Il y côtoie toutes sortes d'individus, souvent issus des classes les plus miséreuses de la société russe, et prend pleinement conscience de la dure réalité de ces « pauvres gens » qu'il décrit dans ses premiers récits et romans.

Victime d'une passion dévorante pour les jeux d'argent, Dostoïevski passe près de dix années à l'étranger, notamment à Genève, à se plaindre de la météo et du maigre soutien financier que lui accordent proches et éditeurs. Sa mauvaise humeur et ses désillusions ne l'empêchent pas d'écrire, bien au contraire : *Les Carnets du sous-sol* (1864) constituent un tournant dans sa carrière, annonçant les profonds questionnements existentiels qui traversent les cinq grands romans par lesquels Dostoïevski achève son œuvre.

L'ultime roman, *Les Frères Karamazov* (1880), pose avec une acuité nouvelle la question de la liberté individuelle, de la responsabilité morale et de la foi, dans une intrigue digne des meilleurs romans policiers.

JEAN GENET

UNE LECTURE DES FRÈRES KARAMAZOV

Les chefs-d'œuvre artistiques ou poétiques sont la plus haute forme de l'esprit humain, son expression la plus convaincante: voilà un lieu commun qu'on se doit de conserver sous le titre de vérité éternelle. Qu'ils soient la plus haute forme de l'esprit humain, ou la forme la plus haute donnée à l'esprit humain, ou la plus haute forme prise, patiemment ou vite, par un coup de pot, toujours hardiment si l'on veut, il s'agit d'une forme, et cette forme est loin d'être la limite où peut s'aventurer un homme. Passons à Dostoïevski ou plutôt aux Frères Karamazov, chef-d'œuvre du roman, grand livre, audacieuse instigation des âmes, démesure et démesures. Cette manière de considérer c'est aussi la mienne, à quoi s'ajoute une envie de rire en face de la fausse et très réelle imposture que constitue le destin de ce livre. Enfin Dostoïevski réussit ce qui devait le rendre souverain: une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine, puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de lui un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même, et avec des moyens astucieux et enfantins, dont il use avec la mauvaise foi têtue de saint Paul. Il est possible, s'il portait en lui ce roman depuis plus de trente ans, il est possible qu'il ait voulu l'écrire sérieusement, c'est-à-dire comme Crime et Châtiment ou L'Idiot, mais en cours d'écriture, il a dû sourire, peut-être à propos d'un de ses procédés, puis sourire de Dostoïevski romancier, et enfin se laisser emporter par la jubilation. Il se jouait un bon tour. Peu au fait des procédés de compositions romanesques, je ne sais toujours pas si un écrivain commence un livre par son début ou par sa fin. Dans le cas des

Frères Karamazov, il m'est impossible de discerner si Dostoïevski a voulu débiter par la visite de la famille Karamazov au Staretz Zozine mais dussé-je attendre la mort et la puanteur du Staretz, dès ce moment déjà j'ai la puce à l'oreille. Tout le monde attend un miracle: il y a son contraire, le cadavre au lieu de rester intact, ce qui aurait été la moindre des choses, le cadavre pue. Alors, avec une sorte d'acharnement délicieux, Dostoïevski va tout faire pour nous déconcerter; on attend que Grouchegnka soit une salope: chez Katia Ivanovna, Aliocha voit d'abord une belle jeune fille, apparemment très bonne et très généreuse, et dans son emportement, gratitude et tendresse, Katerine Ivanovna lui baise la main. Bouleversée, Grouchegnka porte à son tour la main de Katerine Ivanovna près de sa bouche, éclate de rire et insulte sa rivale. Humiliée, Katerine chasse Grouchegnka. Quand Aliocha rentre au monastère, le cadavre du Staretz sent de plus en plus, il a fallu ouvrir les fenêtres. Aliocha sort. Dans la nuit il se jette sur le sol, embrasse la terre. Il prétend même avoir été visité à ce moment-là, et il finit, avec son froc de moine, dans l'appartement de Grouchegnka. Ce qui permet à Aliocha de rester pur, on le sait, c'est son sourire dans toutes les occasions où un autre sa place serait troublé: encore moine, quand Lise lui envoie un billet et décidé de l'épouser, il sourit et accepte très sérieusement de devenir son mari. Plus tard, quand le jeune garçon Kolia lui dit: «en somme Karamazov, vous et moi, nous sommes amoureux l'un de l'autre», Aliocha rosit un peu, sourit, et approuve. Aliocha sourit, il a vingt ans.

UNE LECTURE DES FRÈRES KARAMAZOV

Un amusement semblable, à soixante ans, fait sourire Dostoïevski: un geste ou un autre peuvent être interprétés comme on veut. Le Procureur, au tribunal, explique les mobiles de Dimitri Karamazov et l'avocat, aussi sagace, leur donne un sens inverse. Tout acte a donc une signification et la signification inverse. Pour la première fois, il me semble, l'explication psychologique est détruite par une autre (contraire) explication psychologique. Les actes ou les intentions qu'on a l'habitude - dans les livres et même dans la vie quotidienne - de considérer comme néfastes aboutissent à ce sauvetage, et les actes et intentions charmants provoquent la catastrophe. Kolia élève un chien que le petit Ilioucha a cru empoisonner ou faire mourir avec une épingle. Ilioucha devenu malade n'espère qu'en l'arrivée de Kolia, et au retour du chien, Kolia enfin rend visite. Ilioucha et ramène le chien: la joie d'Ilioucha est si forte, qu'il en meurt. L'attitude de dilettante, sûr de soi, d'Ivan Karamazov, fait proférer à Dimitri des paroles, et mêmes des actes, contre son père, qui le conduiront en Sibérie. Au début du procès, Ivanovna parle avec chaleur de Dimitri; un quart d'heure après, elle lit une lettre de Dimitri au tribunal: Dimitri est condamné. Dostoïevski montre une hargne à l'égard du socialisme, et la même à l'égard de la psychologie. Contre le socialisme il est féroce (voir les scènes où Kolia, par son comportement, ridiculise le socialisme), mais une fois de plus il faut que le grain meure: c'est une révolution socialiste qui permet aujourd'hui à des millions de Russes de lire Dostoïevski. Avec la psychologie, il s'y prend bien: au lieu, comme dans ses autres romans, de donner seulement une explication sérieuse des mobiles, il donnera encore l'explication inverse: résultat, à la lecture, tout, personnages, événements, tout était ceci et son contraire, il ne reste que de la charpie.

L'allégresse commence. La nôtre et celle du romancier. Après chaque chapitre on est fixé: il ne reste plus rien de vrai. Alors, c'est un Dostoïevski nouveau qui apparaît: il bouffonne. Il s'amuse à donner une explication positive des événements, puis sans doute s'apercevant que cette explication dans le roman est vraie, il propose l'explication contraire. Humour magistral. Jeu. Mais culotté parce qu'il détruit la dignité du récit. C'est le contraire de Flaubert qui ne voit qu'une explication et c'est le contraire de Proust qui accumule les explications, qui suppose un grand nombre de mobiles ou d'interprétations mais jamais ne démontre que l'explication contraire est admissible. Ai-je mal lu Les Frères Karamazov? Je l'ai lu comme une blague. Dostoïevski détruit ce que jusqu'à ce livre on considérait l'œuvre d'art avec affirmation, dignement. Il me semble, après cette lecture, que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas, je veux dire qui ne se construit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture. On parle beaucoup des temps-ci du rire des dieux. L'œuvre d'art construite sur de seules affirmations jamais contrariées est une imposture qui cache quelque chose de plus important. Franz Hals a dû bien rire avec Les Régentes et Les Régents. Rembrandt aussi avec la manche de La Fiancée juive. Mozart composant sa Messe de Requiem et même Don Juan. Tout leur était permis. Ils étaient libres. Et Shakespeare avec Le Roi Lear. Après avoir eu du talent et du génie, ils connaissent autre chose de plus rare: ils savent rire de leur génie. Et Smerdiakov? Parce qu'ils sont quatre, les trois fils Karamazov. Le tendre, le chrétien Aliocha n'a pas une parole, il ne fait pas un geste indiquant que ce larbin est son frère. Je voudrais parler de Smerdiakov.

Infos pratiques

Lieu **Grande salle**

Durée **3h15 entracte compris (1h45 / entracte 20 min / 1h10)**

Langue **français**

Âge conseillé **12+**

TARIFS

Plein tarif **CHF 40.-**

Abonné-es d'autres théâtres, Personne accompagnant un ou une jeune de moins de 20 ans,

Passdanse plein tarif **CHF 32.-**

Tarif réduit **CHF 25.-**

AVS, AI, Chômage, abonné-es Grand Théâtre de Genève **CHF 25.-**

Jeune de moins de 25 ans, Passedanse tarif réduit **CHF 20.-**

Corps étudiant ou apprenti **CHF 12.-**

Clubs aînés, Carte 20ans20francs **CHF 10.-**

Le paiement par chéquier culture est accepté à nos guichets.

PONT DES ARTS

Mises en bouche le **vendredi 16 décembre**

Bord plateau le **samedi 17 décembre, après la représentation**



comedie.ch/presse
T.+41 22 320 50 01

Esplanade Alice-Bailly 1
1207 Genève